

L'AGE D'OR

REVUE BASÉE SUR DES FAITS, DES ESPÉRANCES ET DES CONVICTIONS



AU LEVER DU SOLEIL

VOIR ETUDE A LA PAGE 73



1^{re} année N° 5
12 mars 1924

Prix exceptionnel
de ce numéro: 20 centimes

Entered as second class matter March 12th, 1924 at the post office at Brooklyn, N. Y., under the act of March 3rd, 1879. (Sec. 415, P. L. and R.)

VOUS LIREZ DANS CE NUMERO:

VIE SOCIALE ET EDUCATION page

La situation présente 67
Boîte aux lettres 78

SCIENCES ET INVENTIONS

Les merveilles du sang et de la circulation 71
La sagesse infiniment variée de Dieu
dans la création terrestre 76
Signes des temps 78

DIVERS

Une maison divisée (avec illustrations) . 74

ARTS ET LITTERATURE

Premier sourire du printemps (poésie) . 73
Son amour (poésie) 77
Un oiseau chante (poésie) 79

PHILOSOPHIE

Au lever du soleil (voir illustration à
la page 65) 73
Vers l'Idéal humain (poésie et texte) . 77
illustration y relative 80

RELIGION

La Harpe de Dieu / La Justice manifestée 79

**Ce numéro n'a pu paraître que le 12 de ce mois
pour des raisons techniques**

PRIX D'ABONNEMENT

**POUR LA FRANCE
ET LA BELGIQUE:**

Frs 10.45 par an / Frs 5.35 pour 6 mois
Prix du numéro: 40 centimes

POUR LA SUISSE:

Frs 5.— par an / Frs 2.50 pour 6 mois
Prix du numéro 20 centimes

**POUR TOUT AUTRE PAYS
(en francs suisses):**

Frs 8.— par an / Frs 4.— pour 6 mois

— Printed in Switzerland —

Paraît deux fois par mois . . . le 5 et le 20
Impression et expédition: Imprimerie de l'Age
d'Or, 36, rue des Communaux, Berne (Suisse)
Gérant responsable E. Zaugg

Collaborateurs de la rédaction:

E. Delaunoy Paris
A. Degueldre Paris
S. Lequinne Densin
S. Dapremex Liévin
L. E. Favre Genève
Ch. Schlatter Lucerne

The Golden Age March 12th
Published semi-monthly
Published by *The Golden Age*
Rue des Communaux 36, Berne . Switzerland
Volume 1 No. 5
Yearly subscription price \$ 1.50
Canada and miscellaneous foreign . . \$ 2.—

L'AGE D'OR

REVUE BI-MENSUELLE

BASEE SUR DES FAITS, DES ESPÉRANCES ET DES CONVICTIONS

1^{re} année

Berne et Paris, le 12 mars 1924

Numéro 5

La situation présente.

Nous reproduisons sous le titre «La situation présente» quelques pages du livre «The Plan of the Ages» de l'illustre écrivain américain Russell. Cet exégète, à l'esprit pénétrant a certainement retrouvé la clef des Ecritures. A la clarté des prophéties bibliques, il nous donne une vision anticipée des événements tellement précise que ces lignes écrites depuis plus de quarante ans, et que nous reproduisons sans aucune adjonction, semblent être une chronique politique de la semaine dernière.

Nous ne tiendrons aucun compte des déclarations prophétiques concernant notre époque pour considérer simplement l'aspect actuel des affaires du monde, ainsi que nous les voyons maintenant se préparer pour le grand conflit qui s'approche rapidement, conflit qui, lorsqu'il aura atteint son point culminant, doit nécessairement être de courte durée, autrement la race humaine serait exterminée.

Les deux partis rivaux dans cette lutte sont déjà reconnaissables. D'un côté, nous voyons l'opulence, l'arrogance et l'orgueil et de l'autre, la pauvreté, l'ignorance, et un sentiment aigu de l'injustice. Chacun des partis, mû par des motifs égoïstes, organise ses forces par tout le monde civilisé. Ceux qui ont les yeux ouverts se rendent compte que partout les peuples, de plus en plus fatigués du joug des oppresseurs, deviennent anarchistes. Ils commencent à mugir et à écumer comme les flots tumultueux d'une mer agitée: ces flots furieux se ruent contre les montagnes ou royaumes, en proférant des menaces et en se livrant à des attentats qui sont les préludes d'orages violents et dévastateurs. Ces signes précurseurs sont d'autant plus significatifs que l'armée des mécontents grandit chaque jour. Le frottement entre les divers éléments incompatibles de la société amènera bientôt l'état de choses décrit par le prophète quand il dit que la terre (la société) sera en feu, et que les éléments fondront et se dissoudront dans l'ardente fournaise symbolique provoquée par ce contact. Il est naturellement difficile pour l'homme de se placer à un point de vue contraire à ses intérêts, à ses habitudes et à son éducation, quel que soit le parti dont il se réclame dans ce conflit.

Les riches ont le sentiment qu'ils peuvent prétendre à plus qu'une part proportionnelle des biens de ce monde; qu'ils sont en droit d'acquérir le produit du travail des autres, et tous les comforts au plus bas prix possible, estimant que c'est le travail de leur intelligence, plus précieux que l'effort physique de la plèbe qui fait fructifier leurs affaires, et qu'ainsi ils ont droit à la part du lion. Ils peuvent donc accumuler des richesses sans avoir à s'inquiéter si d'autres, par la force des circonstances, sont obligés de se contenter de beaucoup moins de bien-être, ou ont à peine de quoi soutenir leur existence. Un pareil état de choses, disent-ils, est inévitable, il faut que la loi de l'offre et de la demande fonctionne; il y eut toujours des riches et des pauvres, et si un matin la richesse était partagée également entre tous, le soir

venu, les plus prodigues seraient redevenus pauvres tandis que d'autres adroits et prudents, par des opérations heureuses, seraient déjà devenus riches.

Au surplus, ils diront avec raison qu'il serait puéril d'espérer voir un homme doué de facultés intellectuelles exceptionnelles s'aventurer dans une entreprise de grande envergure où il occuperait des milliers d'ouvriers, et courra de gros risques, s'il n'a pas l'espoir de réaliser de gros bénéfices.

Les artisans par contre diront: «Nous voyons bien que le travail d'aujourd'hui est plus avantageux qu'autrefois, il est mieux payé, il en résulte une augmentation de bien-être, mais tout cela est un droit dont nous fûmes longtemps privés, d'ailleurs, nous recueillons une part légitime des avantages inhérents aux inventions, aux découvertes et à l'accroissement prodigieux des connaissances de notre époque.

Nous reconnaissons que le travail est honorable, notamment si le travailleur est honnête, bien éduqué et plein de bon sens; en ce cas, il est aussi honorable, il a autant de droit au respect et à l'admiration que le professionnel de n'importe quel art libéral. Nous disons même que l'oisiveté est immorale, déshonorante et honteuse, quel que puisse être le talent ou la position sociale du paresseux. Tous devraient être utiles, pour être estimés et appréciés, mais bien que nous reconnaissons l'amélioration de notre sort ainsi que les progrès intellectuels, sociaux et financiers, nous les attribuons plutôt à la force des choses qu'à la volonté des hommes. Notre situation fut améliorée ainsi que celle de tous les hommes par l'augmentation des connaissances et les inventions bienfaisantes, particulièrement nombreuses pendant les cinquante dernières années. Tout cela est venu si rapidement que le travail comme le capital soulevés par cette crue impétueuse ont été transportés à un niveau supérieur; et si nous avions l'espérance que ce flux bienveillant continue à s'élever au profit de tous, nous serions satisfaits; mais nous sommes dans l'inquiétude parce que la marée montante après n'avoir favorisé que quelques privilégiés qui furent hissés sur le rivage opulent d'un Eldorado s'arrête; les masses au contraire sont dans une situation précaire, elles risquent d'être emmenées plus bas que jamais par le reflux, la marée actuellement descendante. Voilà pourquoi nous sommes décidés à prendre des mesures énergiques pour assurer notre existence future avant qu'il soit trop tard.

Pour exprimer la chose autrement, nous (artisans) savons bien que si tous les hommes ont eu leur part des privilèges de notre époque, plusieurs en vertu de leurs talents supérieurs dans le commerce, ou à cause d'un héritage, ou par la fraude, sont devenus possesseurs de milliers et de millions de francs; ils ont pu décupler cette puissance déjà considérable grâce au précieux concours des machines de sorte qu'ils peuvent ériger rapidement des fortunes auxquelles leurs aïeux n'auraient point osé rêver. Nous voyons que si nous ne faisons pas de démarches pour protéger les artisans chaque jour plus nombreux contre la puissance croissante des monopoles et des machines combinées, la loi de l'offre et de la demande nous engloutira. C'est bien plus contre ce danger imminent que contre l'état de choses actuel que nous essayons de réagir.

Par l'augmentation naturelle un peu partout, et en Amérique par l'immigration, le nombre des travailleurs grossit toujours. — Mais presque chaque jour naissent de nouvelles machines qui suppriment des bras. Par conséquent, le nombre des sans travail augmente sans cesse; remarquons qu'au début la machinerie réclamait de nombreux ouvriers nouveaux, mais la même machinerie continuant sa marche ascendante rejette beaucoup de ces travailleurs devenus inutiles, faisant ainsi abonder la main-d'œuvre, les employeurs naturellement en profitent pour réduire les salaires. C'est pourquoi, si on laisse la loi naturelle de l'offre et de la demande suivre son cours, la condition du travailleur subira une régression d'un siècle, et laissera tous les avantages des grandes inventions humanitaires aux mains du capital. C'est ce que nous cherchons à éviter.

On fit souvent cette constatation douloureuse que bien des choses utiles faites pour apporter du bonheur à tous, deviennent nuisibles parce que des mains malfaisantes sont incapables d'en dispenser les avantages dans un esprit de justice, et qu'aucune loi sage et équitable ne régularise les appétits. Les inventions se succédèrent avec une telle rapidité qu'il fallut lever en hâte une nouvelle armée de travailleurs pour fabriquer ces machines économiques; on s'est élancé en avant toutes voiles dehors, sans soucis du but final qui a été perdu de vue, cette vague de prospérité provoqua une hausse des valeurs des salaires, de la propriété, du crédit et des idées, et la réaction commence peu à peu à se faire sentir.

Au cours des dernières années écoulées, l'industrie a produit des machines agricoles de toutes sortes, avec lesquelles un seul homme est capable de faire autant de travail que cinq autrefois.

En occupant trois ouvriers ainsi outillés dans une grande propriété, ils travailleront autant d'arpents de terre que quinze autres qui procéderaient à la main; 80% des ouvriers agricoles se trouvent ainsi réduits au chômage. Le même changement s'observe dans d'autres branches de l'industrie, la fabrication du fer et de l'acier notamment fut tellement intensifiée, que malgré l'outillage mécanique perfectionné qui permet à un homme de faire autant de travail que douze, la pénurie de main-d'œuvre nécessita le recrutement en masse d'ouvriers métallurgistes. Dans un temps très court, cette industrie formidable, dont la capacité est sans cesse accrue, pourra suffire et au delà aux besoins immenses du moment; mais ces besoins, au lieu d'augmenter, vont nécessairement diminuer, car le monde aura bientôt assez de chemins de fer pour les besoins de son trafic actuel, et la moitié des usines suffiront largement à l'entretien et aux perfectionnements nécessaires. Telle sera la fin inattendue, mais logique, d'une surproduction nécessairement provisoire qui entraînera l'inaction de nombreux capitaux et une formidable armée de

chômeurs qui ne pourront plus se procurer aucun article de luxe, de sorte qu'il n'y aura aucun débouché pour l'écoulement de la surproduction sans cesse croissante. Cette maladie réclame un remède que les médecins de la société cherchent avec zèle, mais que le patient repousse.

Donc (continuent les ouvriers) à mesure que l'offre commence à surpasser la demande, le profit du capital et des machines est considérablement réduit par la concurrence; partout les riches s'affligent de cette diminution de leurs profits, et en bien des cas, ils subissent des pertes réelles; mais nous croyons que ceux qui ont profité le plus de la marée montante souffrent aussi proportionnellement du reflux.

Le parti ouvrier s'agit pour obtenir les résultats suivants, — si possible par la voie légale, mais aussi par la force et par des moyens illégaux dans des pays où, pour une cause ou pour une autre, les voix des masses ne sont pas écoutées et leurs intérêts foulés aux pieds.

Nous proposons une diminution des heures de travail au prorata des difficultés, telles que les œuvres d'art très difficiles et certains travaux excessivement fatigants, et cela sans réduction de salaire, afin d'occuper un plus grand nombre de travailleurs sans augmenter le prix des produits et, de cette manière, régulariser la surproduction future, en procurant des moyens d'achat à un plus grand nombre.

Nous proposons de limiter l'intérêt de l'argent à un chiffre plus bas que le taux actuel, pour obliger ainsi les prêteurs à plus de condescendance envers les emprunteurs pauvres, afin d'empêcher l'inaction et la rouille de leur capital.

Nous proposons soit que les chemins de fer deviennent la propriété du peuple, et qu'ils soient exploités par les fils de celui-ci, comme employés du gouvernement, ou alors qu'une législation équitable restreigne les privilèges des compagnies, qu'elle établisse les tarifs et règle l'exploitation, etc., de façon à ce que les chemins de fer servent mieux les intérêts du peuple.

Les chemins de fer construits durant un temps de hausse, au lieu de subir le fléchissement général remarqué dans toutes les autres branches de commerce, ont, sans aucun besoin, doublé et triplé les capitaux par actions, déjà très élevés à l'origine.

Les grandes compagnies de chemin de fer doivent donc payer des dividendes sur des actions inutiles, qui représentent une somme quatre fois supérieure à la valeur de ces chemins de fer.

Le public a donc un plus grand nombre de parasites à nourrir. Les paysans payent très cher le transport de leurs produits et trouvent parfois à utiliser leur blé comme combustible, et le peuple se ravitaille à grand frais sans enrichir les paysans.

On a proposé de remédier à cet état de choses en demandant que les chemins de fer payent à leurs actionnaires environ 4% de leur réelle valeur actuelle au lieu de 4-8%, de trois ou quatre fois leur valeur réelle comme plusieurs le font maintenant. Au surplus, ils empêchent la concurrence par un accaparement illégal (coalition de tous les intéressés d'une affaire, autrement dit de leur capital constitué).

Nous savons bien, disent les artisans, que cette réduction du profit de leur capital sera l'abomination de la désolation, les actionnaires affolés pousseront des grands cris, car ils auront la sensation qu'on leur ôte la peau, et qu'on leur arrache les entrailles. Ils crieront au scandale en déclarant qu'on foule odieusement aux pieds leurs droits (?), droits de se servir des lettres de franchise que le peuple leur a tolérées, et qui leur permettaient d'extraire de ce peuple débonnaire d'immenses profits, basés sur des évaluations fictives. Ils ré-

sisteront de toutes leurs forces et par des moyens machiavéliques, alors qu'ils devraient vouer une reconnaissance émue au bon public si clément qui n'exige point d'eux la restitution des millions de dollars qu'ils ont déjà obtenus par ce moyen inique.

Nous croyons être arrivés à l'époque où le peuple aura non pas des miettes, mais une large part des richesses si abondantes maintenant. Pour atteindre ce but, il est nécessaire d'édicter des lois coercitives pour mâter toutes les variétés de requins avides, engraisés par l'argent du peuple et soutenus par le pouvoir émanant aussi du peuple.

Ces lois obligeraient les profiteurs à servir le public à des prix raisonnables ou à disparaître. Alors les dons de la Providence seraient bienfaits pour tous.

Nous reconnaissons l'utilité du capital, mais nous constatons que les groupements financiers ont depuis longtemps quitté la voie utilitaire et sont devenus invariablement des systèmes oppresseurs, et si on les laisse sans frein, ils réduiront les ouvriers à la misère et à l'esclavage. Des clans de riches convertissent vite la constitution de leurs pays en ploutocratie occulte et cela aussi bien dans la démocratie Américaine qu'en Grande-Bretagne, et dans tous les royaumes de la vieille Europe où la ploutocratie constituée par la noblesse est encore plus puissante et plus tyrannique.

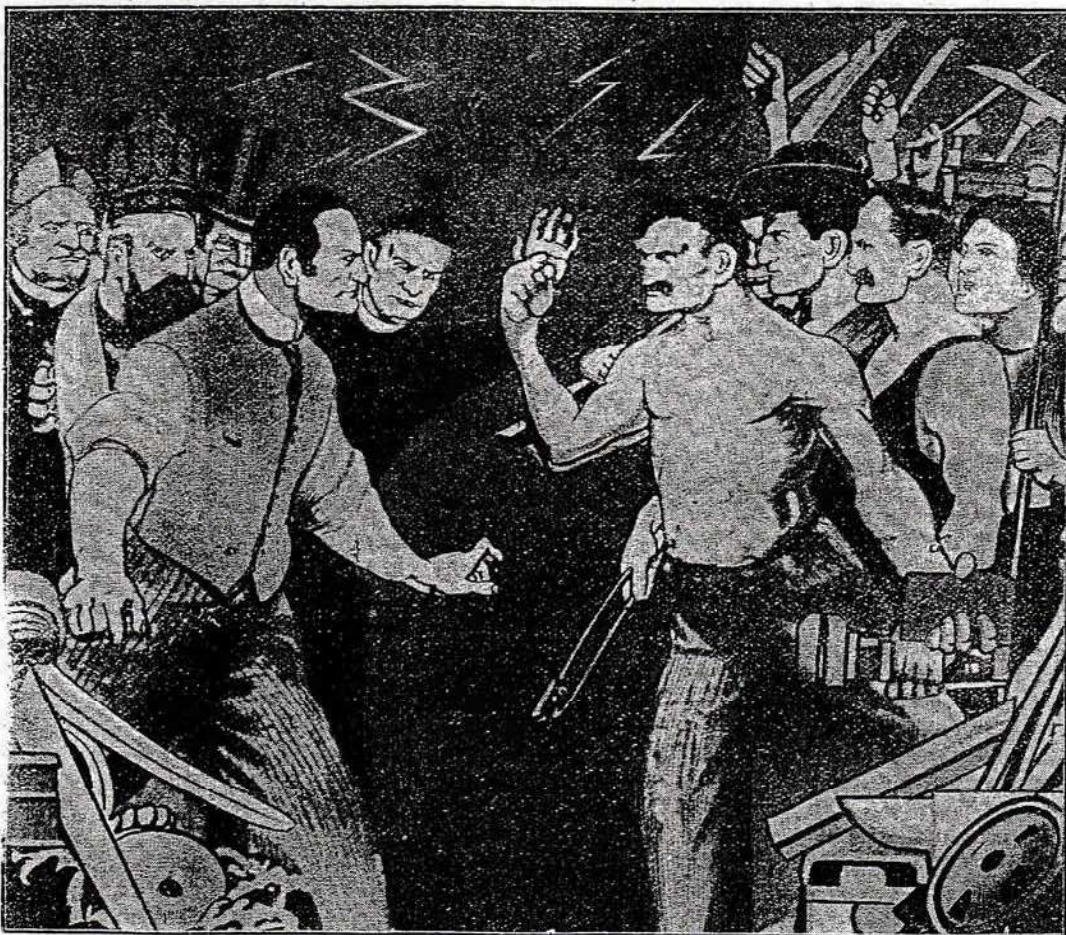
Pour atteindre notre but, continue l'ouvrier salarié, nous avons besoin de nous organiser. Il nous faut l'appui des masses, sinon nous ne pourrions jamais entamer une pareille puissance. Et lorsque nous nous organisons en syndicats, etc. on a tort de conclure que nous voulons l'anarchie ou que nous voulons être injustes envers les autres classes.

Nous désirons simplement protéger nos droits et ceux de nos enfants, en rêvant de planter des bornes raisonnables que ne dépasseront pas ceux dont la richesse et la puissance pourraient nous écraser. Nous voulons limiter leurs appétits pour que le bien-être s'étende à tous. En un mot, nous voulons faire régner la règle d'or: 'Faites aux autres ce que vous voulez qu'il soit fait à vous-mêmes'.

Quel bonheur pour tous les intéressés si des moyens aussi modérés pouvaient réussir; si les riches se contentaient de ce qu'ils ont et coopéraient avec la multitude à l'amélioration durable de la condition de toutes les classes; si les ouvriers s'en tenaient à des réclamations justes et raison-

nables, et si la règle d'or de l'amour et de la justice pouvait ainsi être mise en pratique.

Mais l'homme dans sa condition actuelle n'observera pas cette règle sans contrainte. Il y a bien quelques ouvriers justes et modérés dans leurs idées, mais la majorité sera injuste, arrogante, outrancière dans ses réclamations. Chaque concession de la part des capitalistes ne servira qu'à faire naître de nouvelles prétentions et chacun sait que l'ignorance est un fléau et que l'ascension du pauvre au pouvoir est une



LA LUTTE DES CLASSES

chose qui fait trembler la terre. Si quelques riches bienveillants désirent sympathiser avec leurs ouvriers, en réalisant des réformes humanitaires et démocratiques, ils ne seront pas suivis par les autres employeurs, leur noble initiative sera stérilisée.

Un fabricant par exemple ne peut abréger les heures de travail ni augmenter le salaire de ses employés, car ses concurrents vendraient meilleur marché que lui, et un désastre financier s'ensuivrait pour lui-même, pour ses créanciers et pour ses employés.

Il apparaît que la cause naturelle de la grande détresse de notre époque, c'est l'égoïsme chronique et l'aveuglement volontaire de la majorité des deux partis opposés. Les ouvriers salariés s'organiseront et conjugueront leurs efforts, mais comme la plupart de ces unionistes ne seront poussés que par l'égoïsme, leur bloc se désagrègera rapidement. La majorité ignorante et arrogante l'emportera, et les meilleurs éléments

de la classe ouvrière seront impuissants à brider les perturbateurs et à conserver ce que leur intelligence avait organisé. Les capitalistes finiront par se convaincre que plus ils cèderont, plus on leur réclamera; et bientôt ils se décideront à repousser toute réclamation; ce sera le commencement de la débâcle. L'alarme, une fois donnée, la méfiance contagieuse provoquera le retrait des capitaux; ce sera l'effondrement des entreprises publiques et privées, suivi d'une panique financière. Des milliers d'hommes se trouvant sans occupation (c'est-à-dire sans pain et sans espoir, puisque toutes les affaires seront paralysées), deviendront furieux. Alors la loi et l'ordre seront abolis, les gouvernements impuissants et décontenancés seront engloutis par la mer houleuse des peuples en fureur, les constitutions seront dissoutes, l'église et l'état passeront avec fracas, et tous les orgueilleux, et tous les iniques seront comme du chaume. Alors les hommes forts pleureront amèrement, les riches hurleront, et la frayeur et la détresse affoleront la multitude. Déjà maintenant, des hommes perspicaces sont comme rendant l'âme de terreur, en regardant venir les choses prédites par les antiques prophéties.

Les Ecritures nous avertissent que dans ce désastre général les chefs religieux de la chrétienté nominale, habiles thuriféraires du pouvoir, se mettront ouvertement du côté du gouvernement et des riches, l'église perdra toujours plus de son influence sur le peuple, et tombera finalement avec les gouvernements. C'est ainsi qu'ils passeront avec le bruit d'une effroyable tempête. Ces déceptions successives persuaderont les hommes que toutes leurs tentatives sont vouées à un échec certain, aussi longtemps que l'ignorance et l'égoïsme domineront parmi eux.

Ils sauront enfin que le salut ne pourra venir que d'un gouvernement fort et juste, qui soumettra toutes les classes et mettra en vigueur les principes de la justice jusqu'à ce que, peu à peu, et grâce à l'ambiance favorable, les cœurs des hommes durs comme la pierre soient brisés, pour faire place à un cœur sensible et miséricordieux. Changer les cœurs, c'est là un travail surhumain qu'il serait fou d'espérer de notre espèce dégénérée; c'est pourquoi, malgré eux, les yeux les plus sceptiques se tournent vers un vague Âge d'Or nébuleux qu'ils espèrent contre toute espérance, parce qu'il n'y a plus rien à attendre des hommes.

Nous sommes avertis qu'un violent orage nocturne précédera l'aurore de cette ère bénie (Ezéchiel 11 : 19; 36 : 25 et 36. Jérémie 31 : 29—34; Sophonie 3 : 9. Psaume 46 : 9—11).

Cette période de détresse est l'épilogue naturel, consécutive au chaos inévitable de tous les égoïsmes déchaînés. Ces prophètes nous déclarent que les hommes feraient peu de cas des lois divines jusqu'à ce que l'expérience et la contrainte les eussent conduits à l'obéissance, tous ceux qui voient venir l'ultime catastrophe devraient se préparer en vue de ces événements futurs. Ainsi nous disons à tous les débonnaires, aux humbles du monde: «Cherchez l'Eternel, vous tous les humbles du pays (de la terre) qui pratiquez ses ordonnances (sa volonté). Recherchez la justice, recherchez l'humilité, peut-être serez-vous épargnés (en partie) au jour de la colère de l'Eternel». — Sophonie 3 : 2.

Personne n'échappera entièrement à cette calamité mondiale, mais ceux qui recherchent la justice et qui se réjouissent dans l'humilité, auront plusieurs avantages sur les autres. Grâce à leur manière de vivre, et à leur façon de penser et d'agir, ainsi qu'à leurs sentiments délicats pour tout ce qui est juste, ils seront capables de saisir la situation des affaires, et de croire aux avertissements de la Bible. Grâce à leur obéissance, des souffrances leur seront épargnées, ils n'éprouveront pas l'angoisse et les tourments de l'ignorance.

Ceux qui ignorent les prophéties seront surpris par cette détresse universelle, elle sera comme le feu qui consume la balle.

En regard de la lenteur des révolutions du passé, cet événement sera relativement subit, mais non pas comme un éclair dans un ciel serein.

Selon la version des exégètes, superficiels esclaves de la lettre, la fin de ce monde pervers sera bâclée, en un jour ordinaire de 24 heures, à la lueur d'éclairs, au grand fracas de tonnerre, de trompette, de cris. Au dernier acte après la sélection de l'élite, la terre sera incendiée, dissoute, anéantie. Au contraire, ~~ce jour~~ viendra comme un larron, sans frapper les regards, à pas furtifs (un voleur ne fait pas de bruit), par saccades, les espacements des convulsions se rapprocheront exactement comme les douleurs qui surprennent la femme enceinte et augmentent d'intensité jusqu'au dénouement. Ainsi le soulagement ne se produira que par la naissance du *nouvel ordre* de choses où la justice habitera (2 Pierre 3 : 10—13).

Les douleurs de l'enfantement de l'ère nouvelle affaiblissent le courage des politiciens, et leur mal s'aggrave d'autant. Tout ce que la médecine des hommes politiques et économiques peut faire pour le soulagement de la société, c'est d'aider à l'accouchement inévitable, et de frayer peu à peu le chemin à l'événement. Il serait inutile de vouloir le détourner, il obéit à un ordre divin inéluctable. Plusieurs médecins de la société ignoreront cependant totalement la gravité du mal, et la grandeur du péril. Ils soigneront le mal à côté, et chaque fois qu'un des accès convulsifs sera passé, ils profiteront de l'accalmie pour fortifier leurs mesures de résistance, et ne feront ainsi qu'augmenter les douleurs inutiles, leurs manœuvres abortives précipiteront la naissance au lieu de la retarder, mais heureusement le patient mourra, car l'ancien ordre de choses périra dans le travail d'enfantement du nouveau.

Laissons le langage imagé des prophètes et parlons sans figures: lorsque, de temps en temps, les peuples tenteront de secouer le joug du capital et de s'affranchir de l'esclavage de l'offre et de la demande, leur attaque sera trop hâtive, elle échouera faute de préparation. Ces échecs successifs fortifieront l'espoir des classes possédantes. Elles diront: «Soyons bien tranquilles, les peuples sont trop brouillons, ils n'auront jamais le dessus». Mais le moment viendra où les organes et les autorités de la société actuelle seront à bout de forces et de moyens. Alors, tout l'organisme social s'écroulera, il ne sera plus question d'ordre et de loi, et un formidable raz de marée d'anarchie répandra partout ses flots dévastateurs qui causeront une détresse telle qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a des nations et qu'il n'y en aura jamais de semblable.

On dirait que la délivrance du peuple juif du joug des Egyptiens symbolisait l'émancipation future du monde par le pouvoir de celui qui est plus grand que Moïse, et dont ce dernier était le type. Cette délivrance sera la libération de toutes les suggestions et inventions diaboliques qui assujettissent l'homme au mal, à l'erreur, à la folie.

L'histoire nous dit que le résultat des plaies d'Egypte fut d'endurcir le cœur des Egyptiens aussitôt le danger passé. De nos jours le même phénomène se produit; les riches endurent les misères des pauvres, comme le firent les Egyptiens à Israël: «Vous êtes des gens de loisir, c'est pourquoi vous êtes mécontents!» Et ils essaieront probablement comme ceux-là d'augmenter leur fardeau. Mais ils regretteront trop tard leur cruauté, comme Pharaon au milieu de la nuit de la dernière plaie. — Exode 12 : 30—33.

Durant l'interim des six mille ans passés il eût été nuisible à l'humanité déchue d'avoir beaucoup de loisirs, car cent mille

expériences prouvent la véracité de ce proverbe: «L'oisiveté est la mère de tous les vices». Et ce proverbe à son tour proclame la sagesse du décret de Dieu: «Tu mangeras du pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes en la terre».

Le malaise grandissant est le résultat d'une surproduction, due à l'incapacité des dirigeants, qui ne savent pas s'adapter aux conditions nouvelles qu'imposent les circonstances; le dénouement de cette crise ne peut être pacifique, parce que chacun veut conserver son égoïsme. Or, l'égoïsme est un élément dissolvant, une puissance de destruction qui ne s'amalgame jamais. Il provoque invariablement la désagrégation de l'œuvre à laquelle il a été incorporé.

Il y a un argument décisif situant notre époque dans le temps, c'est-à-dire au seuil d'une économie nouvelle. Cet argument, c'est le prophète Daniel qui nous le donne en déclarant que cette époque sera caractérisée par une augmentation de connaissance. Or, pendant les quarante dernières années, la science s'est accrue plus que pendant les six mille ans écoulés. Si la connaissance était venue plus tôt, le bou-

leversement serait aussi venu plus tôt; et quoique la société eût pu se réorganiser après la tempête, ce replâtrage n'eût point été une nouvelle terre (ordre social) où la justice aurait habité et prévalu, mais un nouvel ordre dans lequel le péché et le vice auraient été plus florissants qu'auparavant.

La division équitable des avantages dus aux machines qui travaillent à la place de l'homme aurait réduit de plus en plus les heures de travail; et ainsi affranchi des mesures préservatives originelles, l'homme dégénéré avec ses goûts dépravés n'aurait point employé sa liberté et son temps à son amélioration mentale, morale et physique; mais comme l'histoire du passé le prouve il se serait jeté à corps perdu dans la licence et le vice.

C.T.R.

Nous laissons cette étude brutalement tronquée telle quelle, sans le traditionnel épilogue. Ces lignes déjà anciennes ne semblent-elles pas avoir été copiées sur le vif hier, et même être, sous beaucoup de rapports, en avance sur l'actualité?

Les merveilles du sang et de la circulation

Le plus ancien manuscrit de l'histoire humaine — la Bible — nous parle dans un passage (Lévitique 17 : 11, 14) de l'importance primordiale du sang au point de vue vital. Cette question est d'une grande importance pour tous les savants et c'est la raison pour laquelle nous désirons l'examiner ici. Le sang est en quelque sorte de la vie liquide. Il transporte dans tout notre corps les éléments nutritifs dont nos tissus ont besoin; il porte aux cellules l'oxygène qui leur est nécessaire, enfin, il prend part à l'élimination des déchets de notre organisme.

Examinons, à l'aide d'un puissant microscope, une goutte de sang diluée dans du blanc d'œuf. Elle offre un spectacle de vie intense manifestée par l'agitation en tous sens et continue de petits corpuscules de couleur rouge jaunâtre; nous remarquons aussi d'autres corpuscules de dimensions un peu plus grandes qui ne sont pas rouges, mais brillants et argentés. Les premiers sont les globules rouges ou hématies, les seconds sont les globules blancs ou leucocytes. Un troisième genre de corpuscules est connu sous le nom d'hématoblastes, petits globules incolores ne mesurant pas plus de trois millièmes de millimètre. Tous ces corpuscules vivants et alertes nagent dans le plasma sanguin comme des poissons dans l'eau.

Après avoir admiré dans notre goutte de sang les évolutions de tout ce petit monde, notre attention est retenue par les globules rouges ou hématies. Leur armature ou enveloppe transparente, nommée stroma, est de teinte très pâle. Elle est baignée par une substance qui donne au sang sa couleur rouge: l'hémoglobine.

Les globules rouges ressemblent à de petites pièces de monnaie dont les bords seraient reloués. Ils pourraient également être comparés à de minuscules cuvettes. Ils mesurent 0 millimètre 007 de diamètre et 0 millimètre 002 d'épaisseur en leur milieu. Il faudrait en superposer cinq cents (500) pour obtenir une pile d'un millimètre de hauteur. On estime leur nombre à 5 millions par millimètre cube de sang pour les hommes et à quatre millions pour les femmes. Mais leur quantité s'accroît notablement quand on respire sur les hautes

montagnes; un séjour à 4000 mètres de hauteur, sur les plateaux du Pérou notamment, leur fait atteindre le nombre de 7 à 8 millions par millimètre cube.

La vie très active de ces globules rouges est de courte durée; après 3 ou 4 semaines, ils se détruisent dans la rate et dans le foie. C'est une autre variété de globules blancs, les lymphocytes qui se transforment en globules rouges.

Ces derniers, malgré leur structure peu compliquée, remplissent des fonctions importantes. Comme nous l'avons déjà vu, ils contiennent une substance appelée hémoglobine, corps composé de fer, d'oxygène, d'eau, d'acide carbonique, de graisse, etc. ...

Cette hémoglobine est d'une importance capitale pour tout l'organisme. Une combinaison chimique s'opère entre l'oxygène de l'air qui se trouve dans les poumons et l'hémoglobine des globules rouges. L'oxygène est ainsi transporté par le sang à tous les tissus et organes du corps. C'est ce qui justifie ce mot d'un physiologiste: les globules sont des «commis-livreurs» en oxygène. Ces cellules merveilleuses jouent donc un rôle essentiel dans la respiration.

Le nombre de globules rouges ou hématies est d'environ 25 billions pour un homme adulte (25 000 000 000). Disposés les uns à côté des autres ils couvriraient 2000 fois la surface du corps ou 3500 mètres carrés. Cette comparaison servira à illustrer plus clairement les fonctions des globules rouges dans la respiration.

L'étroite parenté chimique existant entre l'hémoglobine des globules rouges et l'oxyde de carbone rend dangereuse l'inspiration de ce gaz délétère. Ce dernier forme en effet avec l'hémoglobine un composé stable; il prend la place de l'oxygène si indispensable à la vie; il en résulte de graves maladies et bien souvent la mort.

Les leucocytes ou globules blancs sont chargés par le Créateur de fonctions tout aussi importantes pour la santé. Ces globules sont des cellules vivantes, souples, nues, de forme arrondie, très mobiles. Grâce à leurs propriétés amiboïdes, ils se présentent le plus souvent sous forme de petites

étoiles. Cette faculté de prendre différentes formes leur donne libre accès à l'intérieur des tissus.

Pendant longtemps, ces globules blancs furent considérés comme des parasites du sang.

Comme les amibes qui vivent librement dans la nature, les leucocytes se déplacent facilement. Ils absorbent et digèrent toutes les poussières et les débris de cellules et de tissus contenus dans les globules rouges ainsi que toutes sortes de bactéries pathogènes.

A cause de leur grande sensibilité, ils sont attirés par certains stimulants provenant de déchets de cellules, etc... Immédiatement, ils entreprennent un travail de débaillement en attaquant courageusement les microbes ennemis. Ceux-ci se trouvent-ils par exemple à proximité des capillaires sanguins, nous verrons avec un microscope les petits globules blancs se mettre en route vers le champ de bataille. Ils se faufilent au travers de l'endothélium, fine membrane tapissant l'intérieur des vaisseaux sanguins, pour s'emparer de l'envahisseur.

On distingue plusieurs sortes de leucocytes: 1° les lymphocytes ou petits globules blancs de mêmes dimensions que les globules rouges; 2° les leucocytes mononucléaires ou gros globules blancs mesurant de 15 à 17 millièmes de millimètre; 3° les leucocytes polynucléaires ou leucocytes granuleux. Cette dernière catégorie comprend: 1° les leucocytes neutrophiles; 2° les leucocytes acidophiles; 3° les leucocytes basophiles.

La quantité de ces différents globules blancs contenus dans le sang est caractéristique. Ils ne représentent nullement une force numérique, mais sont plutôt de vaillants champions qui veillent à l'accomplissement d'un travail gigantesque pour assurer la sécurité de tout l'organisme, en neutralisant l'action des parasites.

Pour mener à bien cette œuvre d'assainissement, ils organisent le travail tout comme on le fait dans une fabrique moderne, où chacun remplit un rôle spécial, ce qui explique le travail incroyable qu'ils fournissent. Ce système protecteur observé depuis un siècle environ a été reconnu et consacré par l'expérience un peu partout.

Les globules blancs basophiles ou cellules nourricières entrent en fonction quand l'organisme est infesté. Les globules blancs neutrophiles font une guerre à outrance aux agents morbides des maladies infectieuses telles que la rougeole, la scarlatine, la petite vérole, le choléra, le typhus, la diphtérie etc. ...

Les leucocytes acidophiles interviennent quand les parasites d'espèce animale, dans des cas d'asthme, par exemple.

Les hémotoblastes représentent la troisième forme des cellules sanguines; leur nombre est inférieur à celui des hématies, mais supérieur à celui des globules blancs ou leucocytes.

Leur apparence est insignifiante, car ils n'ont pas plus de 3 millièmes de millimètre; ils s'altèrent avec la plus grande facilité aussitôt après leur sortie des vaisseaux. C'est précisément cette dernière qualité qui les rend aptes à la tâche qui leur est dévolue: leur décomposition provoque la formation de la fibrine. La fibrine provoque la coagulation du sang qui agira automatiquement en cas de blessure. Cette fibrine entoure la blessure. Grâce à sa faculté de rétraction, elle opère le rapprochement des bords de la plaie.

Lorsque le sang ne possède plus la faculté de se coaguler, il suffit de la plus légère blessure pour provoquer de grosses pertes de sang et bien souvent la mort.

Devant un cas semblable, les médecins sont impuissants; cela montre bien l'importance de la faculté de coagulation du sang.

Les physiologistes, à l'unanimité, déclarent que les causes de cette propriété que possède le sang de se coaguler est encore un profond mystère; malgré la multiplicité des recherches faites dans cette direction, les connaissances acquises jusqu'à ce jour sont fort médiocres.

Après avoir constaté combien est important le rôle de ces insignifiants hémotoblastes, de quelque côté que se tournent nos regards, que nous nous abimions dans la contemplation de la nature ou dans l'admiration des lois incompréhensibles et invariables qui régissent le corps humain, nous sommes étonnés de tant de sagesse malgré la relativité de notre appréciation.

Les lois de la nature sont les pensées de Dieu, a dit un savant naturaliste. Le spectacle des manifestations de ces lois immuables qui régissent même les atomes, même les ions et les électrons suggère à notre esprit des pensées de toutes sortes.

Chargé des précieux éléments de la nutrition, le sang chaud et vermeil inonde les vaisseaux de notre corps et alimente chemin faisant les cellules et les tissus.

C'est en 1628 qu'un savant anglais, W. Harvey, dans un mémoire célèbre intitulé «*Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*» établit, d'une façon définitive, la marche générale du sang et cela avec une clarté extraordinaire pour l'époque. Avant Harvey, les idées sur la marche du sang dans les artères et les veines étaient complètement fausses, par suite de l'ignorance de l'existence des capillaires sanguins. Vers le milieu du XVI^e siècle, Servet et Colomb avaient déjà découvert la circulation pulmonaire. Le ventricule droit du cœur en se contractant chasse le sang rouge sombre chargé d'acide carbonique dans l'artère pulmonaire qui le conduit aux poumons. Là le sang se décharge de son acide carbonique, les globules rouges s'approvisionnent en oxygène et c'est ce qui donne au sang sa teinte vermeille. Ainsi régénéré, le sang revient à l'oreillette gauche du cœur, par les veines pulmonaires.

Ce qui précède explique suffisamment la grande importance d'une respiration profonde bien comprise, pratiquée dans un air pur et sain.

C'est en 1571 que Césalpin fit, à la suite de nombreuses expériences, la découverte de la grande circulation.

A l'aide du microscope, Malpighi, en l'an 1661, découvrit que les capillaires formaient la voie intermédiaire entre les artères et les veines. Cette découverte permit de mieux comprendre la circulation du sang.

C'est par le côté gauche du cœur que ce liquide rouge vermeil, véritable flot de vie, se répand dans l'aorte. De ce gros vaisseau comparable à un tronc d'arbre, partent de nombreuses ramifications ou vaisseaux inférieurs dont l'importance décroît progressivement pour aboutir finalement aux très minces capillaires.

Redevenu rouge sombre, le sang reprend, par les veines, le chemin du cœur.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la petite circulation du sang sert à transformer le sang rouge sombre, chargé d'acide carbonique, en sang rouge clair et vermeil chargé d'oxygène.

A la grande circulation incombe la tâche de la nutrition et de l'élimination. C'est un sang riche en oxygène que le cœur refoule jusque dans les vaisseaux capillaires du corps, où il est transformé en sang riche en acide carbonique.

Nous voyons donc se produire exactement le contraire de ce qui se passe dans les capillaires des poumons.

Toutefois, les poumons, ainsi que tous les autres organes, reçoivent leur propre aliment par le sang artériel de l'aorte.

Le cœur, ce mystérieux petit viscère d'aspect si simple, assure par son travail ininterrompu le bon fonctionnement de la circulation du sang.

Que nous veillions ou que nous dormions, indépendamment de notre volonté, il accomplit sans trêve ni repos son mouvement de contraction, cent mille fois répété en un seul jour jusqu'à ce que la mort l'immobilise.

Quelle image impressionnante de l'amour désintéressé et prévenant qui ne se lasse jamais et qui ne se termine qu'avec la mort!

Le roi Salomon dit, dans le Cantique des cantiques, au chap. 1, vers. 2: «Car ton amour vaut mieux que le vin». Un

proverbe arabe dit: «C'est avec l'épée que tu peux courber le front, mais ce n'est que par le cœur que tu courberas le cœur».

En effet, l'amour est la plus grande puissance dans le monde.

Un cœur normal, dans un organisme sain, opère un travail si régulier que l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de son contenu vermeil, ou de ce petit chef-d'œuvre de mécanique divine gros comme le poing.

N'oublions jamais que le Créateur, dans sa grande sagesse, créa le cœur humain à l'image du sien afin que ce cœur puisse intelligemment l'aimer par dessus toutes choses.

E. Sch.

Au lever du soleil

(Voir illustration à la première page)

C'est pour t'aimer, soleil, et vivre ta lumière,
Que le semeur ainsi t'accueille à l'horizon,
Que le blé, prisonnier dans sa blanche maison,
Dans les aubes d'avril redemande la terre!

Albert Ferland.

Toutes choses s'accomplissent suivant l'ordre de la nature universelle, disait déjà Marc Aurèle; ainsi le labour, les semailles et les récoltes se succèdent chaque année. Nous pouvons constater que cette loi naturelle régit aussi en quelque sorte les peuples. L'histoire antique de beaucoup d'entre eux, des Hindous, par exemple, des Chaldéens, des Égyptiens, des Chinois, etc. en témoignent. Leurs civilisations sont nées, se sont développées, ont atteint leur glorieuse apogée, pour tomber ensuite dans l'oubli, bientôt suivies par d'autres. Quelques ruines, quelques monuments restés debout ici et là sont les restes modestes de leurs splendeurs d'antan.

Avec la fuite des siècles, nous sommes parvenus à l'époque d'un de ces changements, d'une de ces successions naturelles, si l'on peut dire. Notre civilisation marche à grands pas vers sa désagrégation, vers sa défaite. Elle aussi sera remplacée; le nouvel ordre social existe déjà à l'état embryonnaire. Un grand travail, un travail de labour se fait actuellement. Le temps et les événements sont la charrue qui prépare la terre — les cœurs — pour recevoir le grand jour de l'AGE D'OR dont les premiers rayons illuminent déjà l'horizon.

Pax

Dernier sourire du printemps

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose
Lui descend au jardin désert,
Et lace des boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neige
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrene
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'Avril tournant la tête,
Il dit: «Printemps, tu peux venir!»

Théophile Gautier.

Une maison divisée.

Je sortis certain soir, désireux de terminer par une promenade ma journée de travail. Je pris donc le chemin de la ville. Mais je ne me sentais pas à l'aise; il me semblait que mes membres protestaient contre le dur service auquel ils étaient astreints et cherchaient à s'y dérober. Mes yeux prétendaient depuis longtemps que je les fatiguais à étudier de longues colonnes de vilains petits caractères noirs, dans l'unique but de satisfaire mon bon plaisir. Mes oreilles se plaignaient aussi de ce que je les condamnais à écouter de monotones et interminables conférences qui n'avaient que le don de leur déplaire au plus haut degré, et cela parce qu'elles m'intéressaient. Également hostile, mon nez se renfrognait chaque fois que je m'arrêtais en un lieu qui lui paraissait mal aéré ou qui ne lui offrait aucune odeur agréable. Ma langue faisait entendre à son tour mille plaintes contre la nourriture qui lui était servie, laquelle, paraît-il, était exécrable. Mes pieds mêmes s'étaient mis de la partie, irrités et hargneux: ils étaient trop serrés dans des chaussures qui les emprisonnaient; de plus, je les emmenais journellement sur des pavés inégaux ou sur des sentiers raboteux qui les meurtrissaient.

Et voici qu'aujourd'hui tous mes autres membres, mêlant leurs jérémiades à celles de ces mécontents, se déclaraient unanimes dans leur décision de se soustraire aux charges qui les oppressaient. Ils m'appelaient leur tyran et se demandaient de quel droit je les asservissais ainsi. — A quoi songes-tu donc? me dirent-ils, très excités. N'es-tu pas honteux d'abuser de nous d'une pareille façon? Depuis ta naissance tu te sers de nous sans te soucier de nos désirs! As-tu jamais pris en considération la moindre de nos requêtes? N'as-tu pas, au contraire, fait peser sur nous le poids de tes exigences sans cesse renouvelées, tournant en dérision nos goûts et nos penchants, selon les caprices de ta volonté?

Tout en écoutant ces réflexions désagréables, je continuai ma promenade, mais je constatai bientôt qu'il se passait en moi quelque chose d'anormal. Voulant diriger mes pas du côté de la Bibliothèque, quels ne furent pas ma stupéfaction et mon dépit de sentir mes jambes se tourner du côté opposé! Et tandis que mes yeux s'obstinaient à regarder le ciel bleu, ou à admirer les verts gazons parsemés de fleurs multicolores, mon nez faisait tous ses efforts pour ne rien perdre du parfum de la rose que j'avais à la boutonnière, ce qui ne pouvait manquer de donner à ma physionomie un aspect tout à fait comique.



Malgré tous mes efforts, je ne pus parvenir à rétablir l'ordre et l'obéissance parmi ces rebelles. Je fus ainsi contraint d'accompagner mes jambes qui, suivant les désirs

des yeux, du nez et des oreilles, trottaient avec affollement de-ci, de-là, en tous sens, m'empêchant ainsi d'avancer.

Vous pensez bien que cette promenade ne me causait ni plaisir, ni agrément. Indomptables, mes yeux clignaient de gauche à droite dans l'espoir de découvrir un paysage attrayant ou quelque scène intéressante. Avec un calme parfait, mes oreilles refusaient de remplir leur devoir et m'occasionnaient même de graves désagréments chaque fois qu'elles percevaient un bruit discordant. Mon nez, lui, n'avait d'autre souci que celui de respirer avec délices les parfums provenant d'un jardin voisin, ou ceux qu'exhalaient les fleurs d'un kiosque. Tout à coup, au lieu de ces douces odeurs, il reconnut, ô horreur! les émanations d'un char de fumier. Eperdu, il supplia les jambes de s'éloigner à toute vitesse de cet endroit. Dociles, elles obéirent; mais à la fin, exténuées pour avoir cédé à la ridicule sensibilité du nez, elles s'indignèrent. Et lorsque les yeux fureteurs, désireux d'admirer un superbe tableau exposé à une vitrine de l'autre côté de la rue, leur demandèrent de les y conduire, elles refusèrent catégoriquement et s'en allèrent droit devant elles.



— Nous voulons voir ce beau tableau, répétaient sans cesse les yeux volontaires; si vous n'accédez pas de suite à notre désir, notre bonne entente s'en ressentira certainement.

— Nous en avons assez de subir vos caprices, finirent par répondre les jambes d'un ton exaspéré. Que nous importe couleurs et peintures! Nous cédon à vos fantaisies déplacées depuis trop longtemps et puisque vous désirez si fort contempler ce tableau, allez-y donc tous seuls! Quant à nous, notre parti est pris: nous allons de ce pas à un restaurant que nous avons apprécié et où nous nous arrêterons pour nous reposer à notre aise de nos fatigues.

Les oreilles ne furent pas mieux accueillies quand elles se hasardèrent à réclamer de la musique ou des chants d'oiseaux, pas plus que le nez qui avait une envie folle de sentir une bonne fois le délicieux parfum des oranges. Le mécontentement général, les cris réunis des yeux, des oreilles et du nez ne parvinrent pas à émouvoir les jambes. Aussi incapables les uns que les autres d'imposer à ces coureurs entêtés le plus petit parcours en leur faveur, tous les membres furent obligés, bon gré, mal gré, de les suivre dans leur course.

Les jambes s'en allaient donc, joyeuses et fières d'avoir su si facilement se soustraire à l'influence de leurs compagnons importuns. Leur bonheur ne devait cependant pas être de longue durée. Elles durent bientôt s'avouer avec émoi qu'elles ignoraient totalement le chemin du restaurant, objet

de leur convoitise. Elles s'adressèrent alors aux yeux, les priant de bien vouloir observer les lieux et de leur indiquer où il se trouvait.

Mais ceux-ci répondirent: Nous ignorons ce que vous cherchez et nous ne voulons même pas le savoir. Sachez en tout cas que nous ne vous rendrons plus aucun service tant que vous ne nous aurez pas transportés près du tableau pour que nous puissions l'admirer. — Puis, s'étant jeté l'un à l'autre un regard d'intelligence, ils se fermèrent.

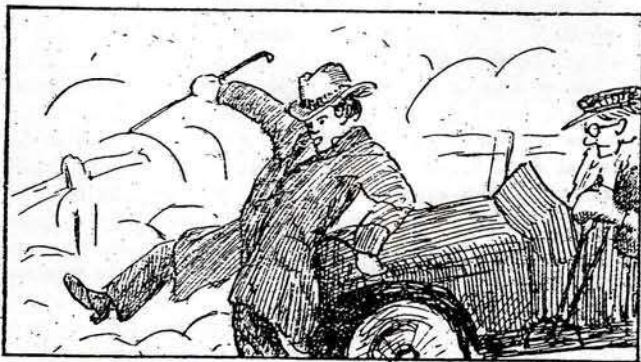
— Nous avons pourtant absolument besoin de nous reposer, s'écrièrent indignées les pauvres jambes. Nez! ne sens-tu rien qui annoncerait le voisinage du restaurant?

L'interpellé s'agita légèrement et s'exclama: Comment! c'est là-bas que vous voulez aller? Dans ce cas, je me garderai bien de vous renseigner, car je n'ai nulle envie d'entrer dans un endroit où ça sent si mauvais. Là-dessus, il se mit à renifler, subitement fâché, et continua: Ne restez donc pas immobiles ici, juste à côté de ce chat crevé. C'est insupportable! Retournez en arrière et conduisez-moi prestement auprès des oranges parfumées; ce sera meilleur.

— Nous ne sentons rien, répliquèrent ironiquement les jambes. C'est votre stupide imagination qui vous joue sans doute un nouveau tour. Quoi qu'il en soit, nous ne quitterons cette place que lorsque nous serons renseignées sur notre chemin. Oreilles! n'entendez-vous pas quelque bruit indiquant la direction du restaurant?

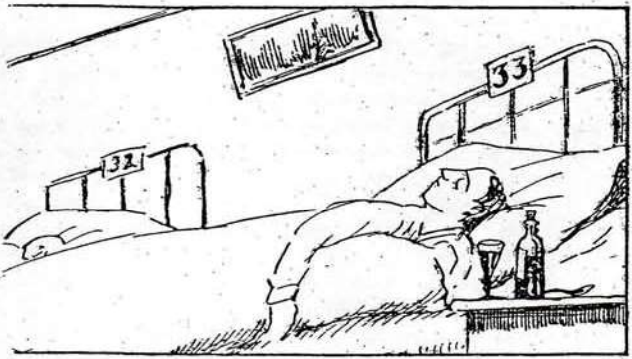
— Nous avez-vous laissé ouïr de la musique? Ne nous avez-vous pas entraînées bien loin du parc où nous eussions joui du doux chant des oiseaux? jetèrent les oreilles rouges de colère. Tout ce que nous entendons pour l'instant, c'est le bruit d'un automobile et nous vous conseillons de vous garer au plus vite.

Les jambes, saisies maintenant d'une grande frayeur, gémissaient: Où faut-il donc aller, dites, où, où? — Méchamment, les oreilles ricanèrent: Comment voulez-vous que nous le sachions? Interrogez plutôt les yeux. Mais les yeux sans pitié restèrent clos, l'angoisse des malheureuses jambes ne les touchant pas du tout. Cellées-ci, de plus en plus affolées, s'apprêtaient à détalier lorsque je ressentis un formidable choc qui m'envoya sans façon rouler au fond d'un fossé.



— Oh! douleur, oh! misère, hurlèrent aussitôt les jambes. Nous sommes brisées. — Horriblement meurtri, mon nez

remplissait l'étroit espace de ses cris aigus: Aïe, aïe! Je saigne et j'enfle. Retirez-moi vite de ce trou dégoûtant, car j'étouffe et je n'y tiens plus. — Nous sommes bleus et noirs, nous sommes pleins de boue, nous n'y voyons plus, pleuraient les yeux. — La voix des oreilles domina une minute ce vacarme; elles étaient assourdies et, souffrant également, réclamaient du calme. C'était un véritable concert de gémissements auquel tous prenaient part, unis qu'ils étaient par leur malheur.



A la suite de cette aventure, je passai plusieurs semaines à l'hôpital. Durant ce temps, tous mes membres et organes tinrent conseil: ce fut une vraie conférence qui eut pour heureux résultat la signature d'une paix durable et bienfaisante. Les conditions de cette paix étaient telles que j'avais pu leur accorder mon entière approbation. Et depuis lors rien ne vient troubler la bonne harmonie qui règne entre nous. Autant qu'il est en mon pouvoir de le faire, je tiens compte de leurs besoins et de leurs aspirations; en retour, ils me servent de leur mieux et nous formons ainsi un ensemble heureux et uni.

Quelle est la morale de ce récit? C'est qu'une maison abandonnée à la discorde, une maison désunie, ne peut en aucun cas subsister. Si cela est vrai pour la petite maison qu'est l'organisme humain, à plus forte raison en est-il de même pour le grand organisme qu'est la société humaine! Comment cette société ne chancelerait-elle pas, puisqu'elle est en proie à la division et déchirée continuellement de toutes parts!

Et n'est-il pas raisonnable de croire que de grandes et terribles catastrophes seront nécessaires pour changer la mentalité humaine actuelle? On trouve de nos jours qu'il est digne et juste de fouler aux pieds les idées des classes ou celles des races; qu'il est bon de les combattre, de s'exciter jusqu'à la lutte les uns contre les autres, au lieu de s'inspirer de cette grande doctrine: «Tous les hommes sont une seule et même famille, car tous ont un seul et même Créateur», et de vivre en harmonie avec elle.

Ce n'est que lorsqu'ils agiront dans l'unité et sous la direction du Chef suprême qu'ils pourront goûter pleinement la paix, la prospérité et le vrai bonheur.

L'ordre existe, non pas quand personne ne peut agir, mais quand tout le monde agit dans le cercle des lois, sans nuire à qui que ce soit; quand toutes les volontés s'exercent harmoniquement; quand les intérêts de tous sont protégés et poursuivent en fait leur développement régulier. A. Grun.

La sagesse infiniment variée de Dieu dans la création terrestre

Le langage humain est impuissant à traduire l'admiration que nous éprouvons devant les preuves de la sagesse infinie de notre adorable Créateur.

Dans quelque domaine que s'exerce notre esprit, quel que soit son champ d'activité, qu'il s'agisse d'investigations dans la voûte étoilée au moyen du télescope ou de recherches dans le microcosme à l'aide du microscope, d'expériences dans les laboratoires de chimie, de physique ou d'histoire naturelle, par exemple, partout s'offrent à lui des merveilles imprévues de la nature. Il a ainsi constamment devant lui de nouveaux problèmes, de nouvelles énigmes à résoudre. Nous ne pouvons échapper à l'émotion profonde que suscite en nous la beauté grandiose de l'univers. A travers l'espace, de brillantes étoiles poursuivent leur course dans une paix majestueuse; autour d'elles tournent silencieusement d'innombrables planètes.

Ces planètes sont-elles désertes? Ou, comme notre terre, sont-elles couvertes de plantes et peuplées d'animaux? Le monde vibre-t-il encore sous l'influence de la Parole créatrice?

Dieu dit, et voici toutes choses prennent forme et consistance. Que n'a-t-elle pas produit, cette Parole qui enfanta l'univers? Quelles merveilles n'a-t-elle pas apportées? Que ne lui devons-nous pas?

La faune et la flore de notre globe constituent un chef-d'œuvre dont nos sens imparfaits ne nous permettent pas de goûter toute la beauté et toute la richesse. Et ce chef-d'œuvre, tel un parfum, monte vers notre Créateur, lui portant la louange de toute la nature. Les hommes se réveillent lentement du long sommeil de l'ignorance et ils ne peuvent surmonter leur étonnement. Ils ne se doutent pas que pour eux l'école de la sagesse et de la connaissance n'a fait que commencer.

Un des anciens prophètes a annoncé que la terre serait remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel, comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent.

Le divin Maître montre maintenant à tous comment sa Parole créatrice a agi jusqu'ici. Tout ce qui a vie dévoile peu à peu ses secrets et ses trésors sans nombre jusqu'au jour où la fleur de la sagesse divine apparaîtra, entièrement épanouie, aux regards des humains émerveillés.

Les portes de l'AGE D'OR commencent à s'ouvrir, de sorte qu'il est maintenant possible de discerner les immenses richesses de la création, expression si sublime de l'Amour et de la Sagesse de Dieu.

Il est impossible d'étudier en détail tous les secrets de la nature, surtout en un exposé aussi bref que celui-ci. Nous nous bornerons donc à citer quelques phénomènes du monde des plantes. Ils suffiront pour démontrer avec quel sens artistique et pratique la nature entière a été formée.

Notre époque est celle des inventions. Mais peu de gens se rendent compte que les principes scientifiques établis par les savants au prix de tant d'efforts ont déjà été appliqués par le Créateur lors de la formation des organismes des animaux et des végétaux.

Un savant a essayé, dans ses recherches, d'établir des parallèles entre les fonctions qui assurent la vie des plantes et le mécanisme des procédés industriels. Il croit que, par des études de ce genre, des améliorations seront possibles dans le domaine de l'optique, dans celui de la mécanique, de l'industrie alimentaire etc. La collectivité humaine en retirerait grand profit.

Considérons, par exemple, l'algue marine unicellulaire que l'on trouve sur les rochers au fond de la mer; le microscope a depuis longtemps révélé sa beauté pour ainsi dire magique, mais on n'en connaissait pas les détails de construc-

tion, si l'on peut s'exprimer ainsi. Elle passe toute sa vie dans une sorte de vaisseau de cristal construit avec beaucoup d'art et qui subsiste longtemps après sa mort, tant il est solide, relativement bien entendu. Ce vaisseau est une merveille technique et sa structure mériterait un examen attentif. Il se déplace avec une vitesse telle que si l'on pouvait la transmettre à nos vapeurs modernes, un navire mesurant deux cents mètres de long parcourrait mille kilomètres à l'heure.

Outre sa rapidité, il y a lieu de considérer la densité et la solidité de ce minuscule vaisseau remarquable. A peine gros comme un grain de sable, cet être vivant formé d'une seule cellule accomplit sa tâche aussi bien que n'importe quelle autre plante. Il offre de plus à l'homme un sujet d'étude des plus intéressants.

Le flagellat est une autre merveille vivante de la technique. C'est un infusoire mesurant un dixième de millimètre. Il vit dans la mer où, au moyen d'un filament mobile lui servant d'organe locomoteur, il se meut avec une rapidité plusieurs milliers de fois supérieure à celle de nos vapeurs de 1^{re} classe. Il pourrait servir de modèle à nos ingénieurs, tant à cause de sa forme que de ses facultés de propulsion, etc.

Que de trésors recèle aussi chaque plante avec ses feuilles et ses fleurs, avec son organisme si simple dans sa complexité, avec sa délicate beauté!

Une feuille examinée au microscope révèle un établissement industriel des plus modernes, avec ventilateurs, appareils lumineux en grand nombre, séchoirs et presses hydrauliques. Alors que des matières brutes mises à sa disposition par la nature, l'oxygène, l'azote, l'hydrogène, le carbone, l'homme ne sait utiliser que l'azote, la plante, elle, se les approprie toutes.

L'homme a encore beaucoup à apprendre dans le domaine de la chimie, et lorsqu'il réussira à en pénétrer les secrets, un monde de merveilles, tel qu'on n'en a jamais rêvé, s'ouvrira à lui.

Les milliers d'appareils lumineux qui se trouvent dans la feuille d'une plante sont mis en activité par l'énergie des rayons solaires. De l'aurore au crépuscule, ils travaillent à la production de deux produits indispensables: le sucre et la farine. Aucune organisation humaine ne peut être comparée à cette organisation végétale si admirable et si perfectionnée. La sagesse de Dieu surpasse de beaucoup celle de l'homme et toutes ses œuvres en rendent témoignage.

L'esprit humain est resté longtemps dans le doute, pour ne pas dire dans l'ignorance, devant le mystère de la floraison. Personne ne pouvait expliquer avec assurance pourquoi les fleurs ont de si belles couleurs, pourquoi elles produisent du suc, pourquoi elles exhalent de si doux parfums. Aujourd'hui la science croit pouvoir répondre à ces questions de façon satisfaisante, car elle a réussi à pénétrer en partie leurs secrets. Les fleurs sont une révélation naturelle, vivante, du principe divin de l'amour.

Bien que l'amour soit l'apanage des êtres conscients et sensitifs, bien que cette faculté d'aimer ait été mise par Dieu dans le cœur de l'homme, on peut admettre que le même principe apparaisse chez les plantes, c'est le fondement de toute existence.

Que nous considérons les choses du haut en bas de l'échelle, c'est-à-dire depuis l'homme jusqu'au protozoaire, ou de bas en haut, depuis le végétal le plus simple jusqu'aux grands arbres, c'est toujours le même processus de vie naturelle. Les physiologistes n'y voient que la reproduction des espèces. Les poètes y voient plus, et leur chant s'est élevé jusqu'à Dieu, lui portant l'hommage de leur cœur ému.

La vie est un miracle encore inexplicable scientifiquement. La Bible nous apprend que Dieu est la source de toute vie, de celle qui anime le protoplasme comme de celle de l'organisme le plus complexe.

Dans les prairies, au flanc des pentes ensoleillées comme au bord des clairs ruisseaux, dans les bois, sur l'Alpe verte comme au fond des paisibles vallées, la flore développe ses trésors. En une variété infinie de couleurs délicieuses et de parfums délicats, par sa structure spéciale, par son genre particulier, chaque fleur dévoile son histoire, les secrets de son amour, de son fruit, et nous offre en même temps le joyeux rayonnement de son espérance. L'admirable sagesse du Créateur se déploie avec une richesse tout aussi variée de formes et de couleurs dans la flore maritime, dont les spécimens les plus extraordinaires sont certainement les floridées, famille d'algues. Ces floridées contiennent un liquide colorant rouge, de toutes nuances, qui, en se mélangeant à la chlorophylle des feuilles, produit sur l'eau une teinte lumineuse et féérique unique en son genre. Certaines d'entre elles resplendissent d'une pourpre transparente et éclatante, d'autres d'un rose ou d'un violet d'une délicatesse incomparable surpassant presque en pureté et en éclat les teintes du ciel au crépuscule.

Comment ne pas reconnaître, en face de ces merveilles naturelles, que l'amour a été le mobile inspirant le Maître suprême et que la nature entière porte l'empreinte de sa toute-

puissance et de sa sagesse! Il ne faut naturellement pas se figurer que le règne végétal ait été, dès le début, ce qu'il est actuellement; tel que nous le voyons, il est le résultat d'un lent développement; la paléontologie et la géologie en font foi. Dans nos mers cependant, il existe encore d'innombrables plantes microscopiques, de formes primitives, comme elles existaient déjà à l'origine dans les mers chaudes. Dans une goutte d'eau de mer, nous voyons aujourd'hui se refléter les diverses étapes de la création animée, de sorte que nous pouvons nous reporter par l'imagination au temps reculé où le Tout-puissant déposait le principe de vie au fond des eaux dans lesquelles il se développa et se multiplia en des milliers de formes et d'espèces. Les animaux supérieurs font évidemment exception à ce lent développement de la vie et de la perfection. Il est dit de l'homme que Dieu «le créa». — Genèse 1: 21, 25, 26.

C'est ainsi que la création tout entière aussi bien que la créature intelligente peut s'écrier, avec David: «Je te loue, ô Dieu, de ce que je fus créé de façon si merveilleuse! Tes œuvres sont admirables!»

Le temps viendra où la terre resplendira d'une gloire indescriptible; elle sera alors le marchepied de Dieu et la demeure appropriée d'une race humaine superbe, parfaite de corps et d'esprit, qui puisera avec allégresse à la source de vie et boira aux fleuves d'eau vive de la sagesse éternelle du Créateur.

E. Sch.

Son amour

Il éclate en tous lieux, dans les prés, dans les bois!
L'univers est rempli de sa puissante voix.
Je le vois dans l'épi, dont la tête se penche;
Le gai petit oiseau le chante sur la branche,
Plus suave et plus doux que le parfum des fleurs,
Son pouvoir est si grand qu'il fait couler mes pleurs.
Le fragile brin d'herbe et la branche fleurie,
Le limpide ruisseau qui parcourt la prairie.
Le plus petit insecte et la plus simple fleur

Disent le grand amour de notre Créateur.
Mais s'il fit de ses mains notre terre si belle,
Si son immense amour en tous lieux s'y révèle,
De cette charité qui prévient le pêcheur,
Nul ne peut en saisir la beauté, la grandeur!
Quel amour, ô mon Dieu! qui pourra le comprendre?
Le cœur le plus sensible et l'âme la plus tendre
Ne sauraient le sonder! Malgré tous mes efforts,
De ce vaste océan, je ne vois que les bords!

B. Magnat.

Ders l'Idéal humain

(Voir illustration à la page 80)

Une suprême fin lie entre eux tous les cœurs;
Elle se cache à nous et pourtant nous attire,
Par le même idéal hantés, sans nous le dire,
Dans nos communs transports, dans nos vagues langueurs.

Cet idéal émeut jusques à ses moqueurs,
Sur la place publique, aux jours de saint délire
Où d'un peuple, vibrant comme une immense lyre,
L'âme unique s'exhale en formidables chœurs!

Nous pressentons alors quelque cité dernière,
Où s'uniront nos mains, nos fronts dans la lumière,
Tous frères, et rois tous par un sacre pareil!

Sully Prudhomme.

Voici plus de 6000 ans que l'humanité cherche le bonheur. Dans l'espoir de l'obtenir, elle s'est constituée en société et a établi des gouvernements dont la mission est d'assurer la paix et la sécurité à tous. Primitivement, les hommes se groupèrent en tribus à la tête desquelles furent placés des chefs. Plus tard, ils fondèrent des royaumes et l'autorité absolue était alors exercée par un seul homme qui avait même sur ses sujets le droit de vie et de mort. De longs siècles durant, ils gémirent sous le joug, puis ils instituèrent des monarchies dites constitutionnelles. Le pouvoir des monarques était limité; le peuple avait dès lors des représentants ayant également voix au chapitre. Ce genre de gouvernement ne donnant pas satisfaction, on en essaya un autre. Ce fut le tour de la démocratie, du gouvernement du peuple par le peuple, se caractérisant par une participation de la grande masse aux affaires de la nation, par un droit de vote libre et général. D'autres institutions virent encore leurs jours (tel le communisme),

mais aucune d'elles ne réalisa entièrement le désir des foules. Nous devons cependant reconnaître qu'avec le temps de nombreuses améliorations furent apportées dans ce domaine. Malgré cela les peuples de la terre se trouvent dans une situation fâcheuse. Ils se demandent avec anxiété comment ils en sortiront et font tous leurs efforts pour trouver une nouvelle forme de gouvernement capable de rétablir l'ordre et d'apporter la paix, la justice et, partant, le bonheur.

Nous déduisons de toutes les expériences passées qu'ils n'y réussiront pas, aussi longtemps qu'ils se trouveront sous l'empire de l'égoïsme. Il faut que ce grand fléau, l'égoïsme, soit d'abord banni de tous les cœurs. Celui qui a donné sa vie pour l'humanité, le Prince de la paix, assumera cette tâche. Notre illustration donne un petit aperçu allégorique de sa sainte résidence vers laquelle affluent les nations, d'après la description du prophète Michée au chapitre 4: 1-4.

Pax.

Signes des temps

LA TELEVISION EST-ELLE POSSIBLE ?

Il ne nous suffit plus d'entendre à distance la voix humaine; le téléphone avec ou sans fil ne satisfait pas complètement nos besoins modernes.

Nous voudrions maintenant voir au loin, que les images nous fussent transmises comme les sons.

Est-ce possible ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos savants se préoccupent de résoudre le problème de la télévision. M. Belin, notamment, dont le nom est bien connu, même en dehors des milieux scientifiques, travaille depuis nombre d'années à réaliser la télévision.

« Mais les difficultés à vaincre étaient très grandes, nous a-t-il dit. La découverte de la T. S. F. a seule permis de les résoudre.

Quelques explications très simples feront aisément comprendre pourquoi.

Considérons l'instrument de transmission des sons: le téléphone. Son principe, que tout le monde connaît, est-il applicable à la transmission des images ? Non.

Le téléphone porte à l'auditeur une succession de sons; il les reproduit l'un après l'autre.

Dans le cas d'une image, l'appareil doit transmettre simultanément tous les points lumineux la composant — et c'est l'impossibilité d'obtenir cette simultanéité qui a arrêté mes premiers travaux.

J'avais, en effet, construit une rétine artificielle en me basant sur les propriétés radioactives du sélénium, mais le débit du courant électrique dans le fil de transmission n'était point assez rapide pour permettre, au poste de réception, la reconstitution de l'image primitive enregistrée par les cellules de sélénium du poste émetteur.

Mes recherches sont donc restées en suspens, jusqu'au jour où l'application de la T. S. F. m'a fourni un moyen de transmission répondant aux conditions du problème.

Grâce à la T. S. F. dont la vitesse est, pratiquement, incommensurable, je peux envoyer en même temps dans l'espace tous les points lumineux recueillis sur l'écran du poste émetteur. La simultanéité que le fil ne permettait pas de réaliser est en fait obtenue.

Au mois de novembre 1922, j'ai pu, dans des expériences de laboratoire, transmettre à faible distance des figures géométriques.

La télévision est donc, au moins virtuellement, un fait accompli. Mais, sans doute, n'est-elle point encore près d'entrer dans le domaine pratique.

Vous concevez en effet qu'il est plus malaisé de transmettre une image animée composée d'une infinité de points lumineux qu'une simple figure formée d'un nombre relativement réduit de points, et dans laquelle il n'y a pas à tenir compte des nuances.

Un professeur anglais très renommé, M. Fournier d'Albe, prétendait dernièrement que les anticipations de son compatriote Wells seraient bientôt des réalités quotidiennes et qu'il serait possible de suivre de Londres les péripéties d'un match de football qui aurait lieu à Paris, où les efforts d'un explorateur en route vers le pôle.

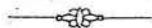
Sans être pessimiste, on peut penser que c'est là aller peut-être un peu vite.

Je m'efforce en ce moment de réaliser une rétine artificielle suffisamment sensible pour que la reproduction d'une surface animée soit, grâce à elle, possible.

Je m'estimerai très heureux quand j'aurai réussi à faire voir à une personne qui parle au téléphone le visage de son interlocuteur.

Pour le surplus, je suis tout disposé à admettre que la télévision complète sera un jour obtenue — mais je ne la prévois que pour un avenir encore assez éloigné.

Extrait du Quotidien.



Boîte aux lettres

Question 1.

Comment agir lorsqu'on remarque chez un enfant une tendance prononcée à l'égoïsme ?

Réponse.

Les parents sont ordinairement les premiers fautifs en pareil cas. On peut éviter le développement de ce vilain défaut en commençant très tôt l'éducation du caractère de l'enfant, en lui inculquant dans la mesure du possible le principe de l'oubli de soi-même en faveur des autres; c'est l'habitude qui forme le maître, dit le proverbe. Il est nécessaire qu'il apprenne à savoir au besoin se priver de quelques choses, à renoncer même parfois à ce qu'il aime le mieux, et pour qu'il puisse l'apprendre, il faut lui en fournir l'occasion. Les éducateurs commettent trop fréquemment la grave erreur d'accéder aux moindres desirs de l'enfant qui devient de ce fait volontaire et égoïste. S'ils avaient la fermeté de lui refuser ce qui n'est pas raisonnable, ils lui rendraient un grand service. Le petit être flexible ne tarderait pas à s'accoutumer à céder sagement et à mettre ses propres desirs à l'arrière plan. — En lui enseignant à prêter ses jouets à ses camarades, à leur céder la première place dans les jeux, à partager avec eux ses petits trésors, on fera naître en lui des sentiments généreux qui se développeront aisément. On veillera à ce qu'il puisse offrir de temps à autre sa petite obole aux pauvres et surtout à ce qu'il le fasse aimablement, joyeusement. Il connaîtra ainsi la joie qu'il y a à donner et à faire plaisir à d'autres. On pourra aussi, à l'aide de récits, lui montrer toute la laideur de l'égoïsme, mais le plus important sera cependant toujours d'agir sur son caractère par l'exemple et par l'expérience dans les détails de la vie journalière.

Question 2.

La terre sera-t-elle une fois un corps froid et mort comme la lune ? Puisqu'il est prouvé que les lacs diminuent, manquera-t-elle d'eau ou bien l'air en rend-il autant qu'il en reçoit ?

Réponse.

Non. La terre ne doit pas se refroidir et devenir un corps mort comme la lune. Le témoignage biblique à ce sujet est clair et net. Le prophète Esaïe dit pour exprimer la volonté de Dieu à l'égard de la terre (chapitre 45 : 18) : « Ainsi parle l'Eternel, le créateur des cieux, le seul Dieu, qui a formé la terre, qui l'a faite et qui l'a affermie, qui l'a créée pour qu'elle ne fût pas déserte, qui l'a formée pour qu'elle fût habitée : je suis l'Eternel, et il n'y en a point d'autre ». Plus loin nous lisons (Ecclésiaste 1 : 4) : « Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours ». Puisque la terre a été créée pour subsister à toujours, des conditions de vie éternelle existeront certainement. Or, sans eau, sans lumière et sans chaleur ces conditions seraient impossibles.

Nous nous étonnons de voir les hommes suivre des idées folles et insensées au lieu de croire à la Parole de Dieu. Dans sa sagesse, le Créateur a prévu depuis longtemps à l'amélioration, la fertilisation et l'embellissement de la terre; il a dit : « Des eaux jailliront dans le désert, et des ruisseaux dans la solitude; le mirage se changera en étang et la terre desséchée en source d'eaux ». Les Ecritures parlent d'une restitution de la perfection de la terre et non pas de sa destruction. Ces changements se produiront dans un avenir prochain.

La Harpe de Dieu

La Justice manifestée.

La justice est un des attributs de Dieu. «La justice et l'équité sont la base de son trône» (Psaume 89 : 15). La sagesse divine dressa le grand programme ou plan de Dieu d'après lequel la justice divine devait jouer son rôle, d'accord avec les autres attributs. La loi de Dieu devait être invariable. Comme Il est lui-même immuable, ses créatures peuvent avoir en lui une confiance et une foi pleines et entières, sachant qu'il agit toujours exactement selon sa Parole. Toute violation de la loi de Jéhovah devait entraîner un châtimant selon la justice dont la prérogative est de veiller à l'application du décret. La manifestation de la justice magnifie le nom et la dignité de Jéhovah. Sans la manifestation de sa justice, Jéhovah n'aurait pu faire éclater son amour pour l'homme aussi complètement qu'il l'a fait lorsqu'il prépara sa rédemption et sa bénédiction future. Quand on a compris la charge de la justice, pourquoi elle s'est fait sentir, on se réjouit. Il est impossible de goûter vraiment la bonté et l'amour de Jéhovah pour l'humanité si l'on ne comprend ni n'apprécie ses attributs. Jéhovah est trop bon pour être injuste. Il est trop sage pour commettre une erreur, trop aimable pour être désobligeant ; sa puissance s'exerce toujours pour qu'il en résulte du bien.

La manifestation de la justice est une des cordes de la harpe de Dieu, mais il faut la saisir et l'essimer à sa juste valeur pour comprendre la beauté et l'harmonie qu'elle donne en vibrant avec les autres.

Le bien et le mal sont des principes ou règles de conduite antagonistes. Le bien est la loi ou règle d'action par laquelle Dieu agit toujours. Le mal ne devient actif que lorsqu'une créature de Jéhovah viole sa loi. Dieu fit de l'homme un être moral libre. Il ne le força pas à faire ou à ne pas faire certaines choses. Il dit à l'homme qu'il serait béni s'il agissait de telle et telle manière et qu'il serait puni s'il enfreignait la loi divine. Le châtimant formé était la mort. Eve fut séduite par Satan, le diable, et amenée ainsi à violer la loi de Dieu. Adam, voyant que sa compagne et aide avait transgressé la loi et comprenant qu'elle devait mourir, préféra se joindre à elle dans la désobéissance et mourir avec elle (1 Timothée 2 : 14). Il serait intéressant d'examiner ici les circonstances qui ont amené l'infraction à la loi de Dieu et de voir pourquoi sa justice vis-à-vis de l'homme s'est manifestée en lui infligeant la mort.

Toute domination appartient à juste titre à Jéhovah qui avait accordé à l'homme celle de la terre entière. Lucifer observa Adam et Eve, le couple parfait en Eden ; il savait que Jéhovah leur avait donné la faculté de se multiplier et de peupler la terre, et il conçut en son cœur, en son esprit, la pensée d'avoir un royaume à lui. Ce royaume, il l'obtiendrait s'il réussissait à séparer l'homme de Dieu et à le per-

suader de se mettre sous sa domination (celle de Satan). Le prophète Esaïe jette une certaine lumière sur ce sujet quand il dit : «Te voilà tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore ! Tu es abattu à terre, toi qui subjuguais les nations ! Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu ; je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée à l'extrémité du septentrion ; je monterai sur le sommet des nues, je serai semblable au Très-Haut. Mais tu as été précipité dans le séjour des morts, dans les profondeurs de la fosse.» — Esaïe 14 : 12-15.

Lucifer eut donc le désir ambitieux d'être semblable au Très-Haut. Dieu manifesta sa justice envers lui en l'expulsant de sa présence et en décrétant sa destruction pour plus tard (Ezéchiel 28 : 14-19 ; Hébreux 2 : 14). Dès que Lucifer eut été chassé de la présence de Jéhovah à cause de sa perversité, il fut connu sous les noms : le dragon, le serpent ancien, le diable et Satan, et il l'est encore (Apocalypse 12-9). En Genèse 3, il est parlé de lui comme d'un serpent. Le nom dragon signifie dévorateur, Satan veut dire adversaire, diable, calomniateur et serpent, trompeur. Tous ces noms indiquent les caractéristiques de Satan, l'être méchant.

Voici, d'après le récit de la Genèse, comment le serpent ancien, le diable, trompa Eve. Ainsi que nous l'avons déjà vu, Jéhovah avait ordonné à Adam et Eve de ne pas manger d'un certain arbre de l'Eden, connu comme l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Apparaissant à Eve, sous la forme d'un serpent, d'un trompeur, le diable lui dit : «Dieu vous a-t-il réellement défendu de manger de tous les arbres en Eden ? A cette question Eve répondit : «Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez». Le serpent ancien, le diable, répliqua : «Vous ne mourrez certainement pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal». En d'autres termes, il dit à Eve que Jéhovah essayait de les maintenir, elle et son mari, dans l'ignorance, et qu'il abusait d'eux. Le diable lui-même mangea sans doute du fruit en présence d'Eve et lui mentit effrontément en lui disant : «Vous ne mourrez nullement». Dieu sait que vous ne mourrez pas. Ce fut ainsi qu'il incita Eve à déroger à la loi de Dieu en mangeant du fruit. Nous savons que Satan est un menteur parce que Jésus dit de lui : «Il a été menteur dès le commencement et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fond, car il est menteur et le père du mensonge.» — Jean 8 : 44.

Un oiseau chante.

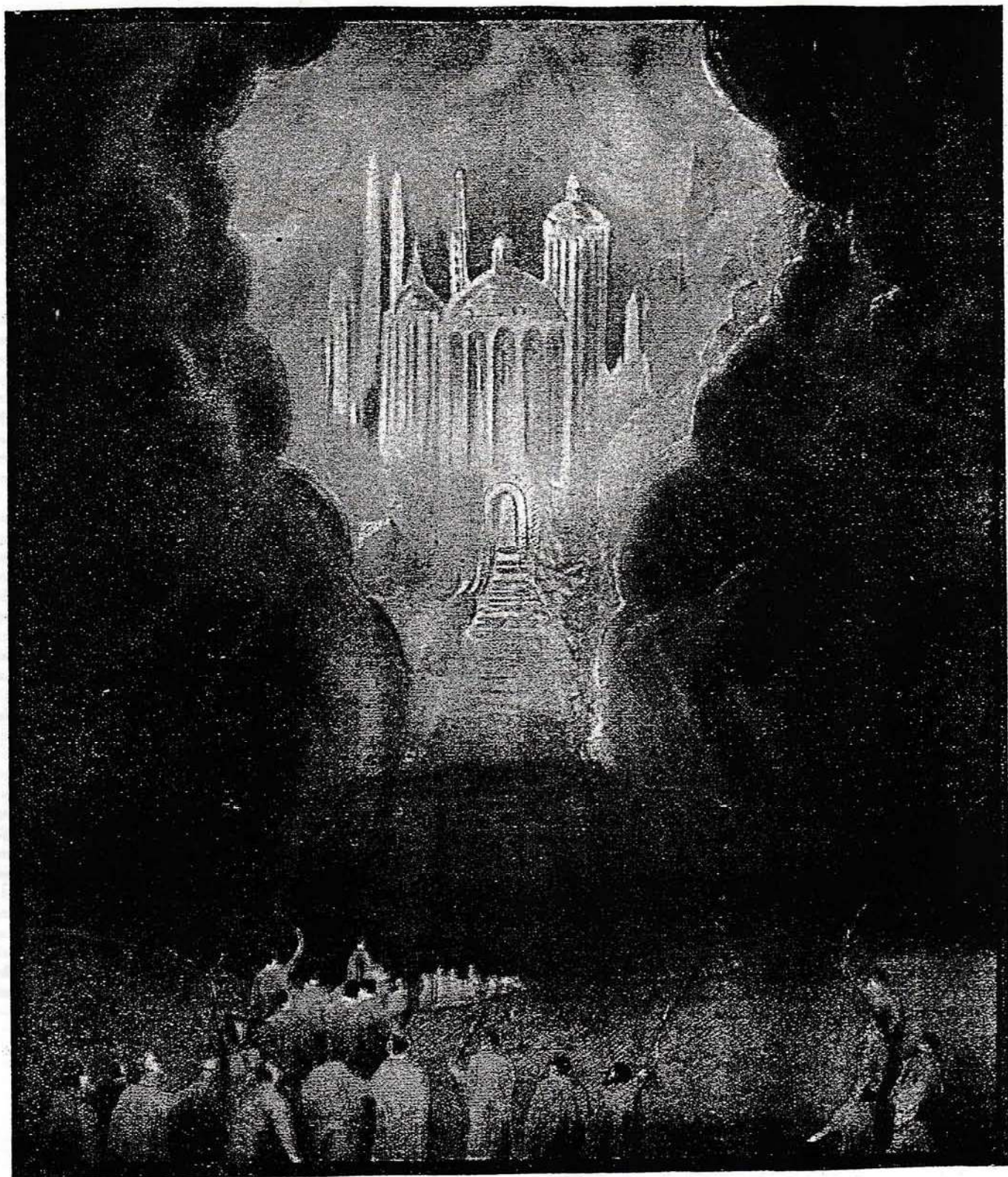
Un oiseau chante à perdre haleine,
Et sa chanson me fait songer
Au temps où mon âme était pleine
D'un bonheur qui fut passager.

Comme cet oiseau dans la plaine,
Je chantaï, heureux et léger,
Sans prévoir la douleur prochaine
Où le péché m'allait plonger.

Ainsi va la vie, ô mon âme :
Notre cœur chante, plein de flamme,
Il se croit fort et vertueux,

Puis tout à coup Dieu le délaisse,
Pour montrer au présomptueux
Que sa force n'est que faiblesse.

Serge Vorregine.



Vers l'Idéal humain.

(Voir texte à la page 77)